

Les passages de l'évangile de Jean que nous abordons (mais n'est-ce pas le cas de tout cet évangile ?) soulèvent bien des questions qui débordent de leur cadre, au point de sembler impliquer toute la Bible, tout au moins nombreux des sujets qu'elle traite, mais aussi de nous solliciter continûment sans trop nous laisser de repos (Babar en sait quelque chose !).

Bien sûr sa composition morcelée que nous avons souvent évoquée, comme à un autre niveau ses spécificités culturelles et cultuelles et les contextes dans lesquels elles se sont exprimées, y sont pour beaucoup. Mais plus globalement, j'ai l'impression que cet évangile là plus encore que les synoptiques nous appelle à revoir et à réviser nos avis, nos conceptions, nos doctrines, en tous les cas tout ce qui était devenu un peu trop vite acquis, un peu trop évident.

Il ne s'agit pourtant pas de chercher à tout remettre en cause, à tout déconstruire et à tout remonter sans cesse pour déconstruire à nouveau, tels des enfants avec leurs cubes ou leur château de sable. Mais, c'est ce que je crois, à découvrir au travers même de cet entrelacement moins une complexification et un enfermement que la manifestation d'une polysémie et l'agencement d'innombrables ouvertures.

En quelque sorte l'évangile fonctionne comme un véritable **paradoxe**, c'est-à-dire - à la fois - comme une véritable protection et comme une véritable libération des excès d'idées toutes faites, de quant à soi, d'endoctrinement, donc d'*orthodoxie*.

Il s'agit non plus de savoir *quoi croire*, ou si ce que je crois est la vérité, mais *qui croire* ou plus précisément *en qui croire*, et si c'est en Jésus christ : librement alors, en confiance, en dialogue, en vérité c'est-à-dire en étant simplement vrai (loyal, sincère, soi-même...)

Parmi les questions soulevées qui comme je le disais débordent de leur cadre, il y a celle de savoir quels sont en fin de compte (mais justement il n'y a peut-être pas de en fin de compte !) **les rapports entre Dieu et Jésus**, par conséquent leurs nature, rôle, statut et titre respectifs.

On peut certes distinguer une ligne *Divin-humain*, *Dieu-Jésus*. Une autre ligne *Père-Fils*, et à partir de là *Dieu le Père-Jésus le Fils*. L'un étant tout le temps une dénomination divine et l'autre une dénomination humaine.

Là où cela se complique et où cela se tend entre Juifs et chrétiens, c'est lorsque l'on invoque le Christ.

Quand même ce que la Bible hébraïque disait de Dieu, de sa présence parmi les humains (par sa Parole, son Esprit, son Oint/Messie : Emmanuel, Dieu avec nous) semblait préparer l'avènement-événement du Christ, il y a toujours dans ce titre de Christ une part de mystère que Jean décrit entre autre par ce qu'il dit de l'Incarnation, mais qui demeure incommensurable puisque y est l'amour sans limite de Dieu pour les humains.

La Croix (Jean 12/20-36) exprime et explicite cet amour. Elle en est à la fois une parabole et une quintessence. Un amour qui ne capte ni ne domine ni ne soumet l'aimé, mais qui va jusqu'à l'abaissement, l'effacement et le don de soi.

Le théologien américain Thomas Altizer évoquait dans son livre éponyme *La bonne nouvelle de la mort de Dieu* pour mettre en valeur le fait que Dieu n'impose rien ni ne s'impose, mais propose, expose et s'expose (jusqu'à se mettre en péril : un Dieu comme cela est-t-il vraiment un dieu ?), ne nous oblige pas mais se met à notre service, et vient - tenez-vous bien - nous laver les pieds, comme y fait clairement allusion Jean au début du chapitre 13 qui jouxte notre péricope.

Si Jésus l'humain est Christ et a donc quelque chose qui a à voir avec le divin, c'est parce que Dieu prend chair en Jésus. C'est parce que Dieu se fait humain parmi les humains. Autrement dit Christ est l'expression de l'humanité de ce divin là.

Le Dieu de Jésus Christ n'étant décidément pas comme les dieux que l'on s'imagine ou se donne.

La Croix désigne l'abaissement, l'effacement et jusque la biffure des représentations que l'on se fait des dieux et de Dieu, opérés par Dieu lui-même pour nous permettre de nous redresser, de nous relever et de nous libérer - nous sauver : c'est pour cela que Jean associe la Gloire (plénitude de vie) à la Croix.

Dans la mesure où la Foi est confiance en la *lumière* qui transfigure tout être, toute chose et même les ténèbres, **la Foi (Jean 12/37-50)** éclaire ce que je viens de dire de la Croix. En effet, la Foi n'est pas un savoir faire supérieur (une connaissance) appris par une élite. Elle est un savoir être (une leçon de confiance vive) donné en Jésus Christ : *Qui a confiance en moi, ce n'est pas en moi (l'homme Jésus, le Fils) qu'il met sa confiance, mais en Celui qui m'a envoyé*. Autrement dit en ce Dieu (le divin, le Père) qui *en Christ* (cette incarnation du divin en chair humaine) rejoint et se mêle à l'humain jusqu'à partager sa condition (Jésus, le Fils).

Car si ce Dieu n'est vraiment pas semblable aux dieux mais au contraire nous en libère, la Foi que l'on peut mettre en lui, est véritablement une relation de pleine confiance qui - ne méprise ni ne nie pas - mais excède - ou transcende - les convictions, les croyances, les doctrines. En quelque sorte *illimite le réel* pour reprendre une expression de Jean-Pierre Siméon au sujet de la poésie.

Avec toute mon amitié, Christian (20 mai 2024)